

Études littéraires africaines

MENGEL (EWALD), BORZAGA (MICHELA), ORANTES (KARIN),
DIR., *TRAUMA, MEMORY, AND NARRATIVE IN SOUTH AFRICA.*
INTERVIEWS. AMSTERDAM-NEW YORK : RODOPI, COLL. MATATU,
N° 38, 2010, 256 P. – ISBN 978-90-420-3102-9



Benaouda Lebdai

Numéro 31, 2011

Nairobi. Urbanités contemporaines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018765ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018765ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lebdai, B. (2011). Compte rendu de [MENGEL (EWALD), BORZAGA (MICHELA), ORANTES (KARIN), DIR., *TRAUMA, MEMORY, AND NARRATIVE IN SOUTH AFRICA. INTERVIEWS.* AMSTERDAM-NEW YORK : RODOPI, COLL. MATATU, N° 38, 2010, 256 P. – ISBN 978-90-420-3102-9]. *Études littéraires africaines*, (31), 108–110.
<https://doi.org/10.7202/1018765ar>

La troisième partie montre d'abord, à travers l'histoire des révolutions, que des Noirs ont contribué de façon majeure à la défense des idéaux des Lumières. Puis, étudiant les penseurs noirs américains, notamment W.E.B. Du Bois et A.L. Locke, l'auteur souligne ce qui est selon lui leur qualité majeure, « l'indiscipline intellectuelle » (p. 233) : en tant que médiation entre deux grands régimes conceptuels – l'idéalisme et le régime « turbulent » qui rétablit « le primat de l'immanence et de son dynamisme » (p. 243) –, leur démarche favorise les interactions et le principe du don réciproque, préfigurant ainsi les positions de certains théoriciens du « postcolonial » et la pensée politique de B. Obama.

Cet ouvrage passionnant, qui allie érudition et limpidité, permet, en retraçant l'histoire des discours européens et africains, de les mettre en perspective et de nuancer le regard que l'on peut porter sur eux : ainsi en va-t-il par exemple des débuts de l'anthropologie, dont on n'a souvent retenu que la collusion avec l'entreprise coloniale. Par ailleurs, en soumettant les différentes théories à un examen critique, A. Mangeon prend position, ce qui, loin de clore l'exposé sur lui-même, en appelle au contraire au débat : à ce titre, l'ouvrage lui-même constitue une nouvelle étape de l'histoire des rapports entre « la pensée noire et l'Occident ».

■ Florence PARAVY

MENGEL (EWALD), BORZAGA (MICHELA), ORANTES (KARIN), DIR., *TRAUMA, MEMORY, AND NARRATIVE IN SOUTH AFRICA. INTERVIEWS*. AMSTERDAM–NEW YORK : RODOP, COLL. MATATU, N°38, 2010, 256 P. – ISBN 978-90-420-3102-9.

Trauma, Memory, and Narrative in South Africa est un ouvrage collectif composé d'entretiens avec des personnalités sud-africaines. Sa publication s'inscrit dans le cadre d'un travail d'analyse des répercussions qu'a eues l'idéologie de l'apartheid. La question des traumatismes est abordée par la parole de ceux qui ont vécu la période et en construisent ainsi la mémoire. L'argumentation qui structure l'ouvrage s'articule autour d'une approche humaniste mais académique afin de faire le point sur un passé douloureux qui touche des pans entiers de la société sud-africaine. L'idée fondamentale des auteurs est que revisiter le passé permet d'instruire le présent et de construire l'avenir, ce qui n'est pas qu'une formule dans ce cas, et les intellectuels interviewés ressentent profondément la nécessité d'en parler.

Cet ouvrage se divise en trois parties. D'abord, cinq écrivains (André Brink, Zoë Wicomb, Sindiwe Magona, Susan Mann et Maxine Case) s'expriment sur les blessures et les traumatismes dont la mémoire est transmise à travers leurs personnages. Ensuite, les psychologues (Miriam Fredericks et son équipe médicale, Don Foster et Ashraf Kagee), qui ont travaillé avec des enfants, rapportent leurs observations sur les corps en souffrance et les *DSM* (les désordres mentaux). Enfin, des universitaires (Alex Boraine, Neville Alexander, Pumla Gobodo-Madikizela, Tlhalo

Raditlhalo et Helen Moffet), qui ont publié sur des sujets tels que le système judiciaire, évoquent le passé douloureux à travers une réflexion sur l'histoire ; ils posent aussi la question de l'Autre et celle de la narration de soi dans le discours politique de l'apartheid, celle de la femme et du genre : autant de thèmes récurrents, dont l'examen traverse les frontières des savoirs et qui s'expriment par le truchement de divers textes que ces chercheurs commentent et analysent.

Grâce au choix de questions qui se complètent et se recoupent, ces entretiens présentent une continuité et une cohérence. L'ouvrage est une mine d'éléments informatifs qui permet une compréhension plus directe, au plus profond de l'âme de la société sud-africaine : si les questions concernant la mémoire des traumatismes sont posées avec subtilité, les réponses sont elles aussi subtiles et mettent en relief des problèmes qui touchent à l'intime, au for intérieur. On n'est donc pas étonné de lire des réflexions religieuses et philosophiques qui font référence à Desmond Tutu et Nelson Mandela.

Les entretiens ont eu lieu au Cap. Le choix de cette ville est significatif car c'est là que vit la majorité des *coloureds* dont l'histoire spécifique est douloureuse. La romancière Zoë Wicomb l'aborde avec brio. Le terme « traumatisme » prend tout son sens dans cet ouvrage et, après la lecture de ces entretiens, il devient délicat de l'utiliser à la légère. Si le concept de « trauma » est un thème de recherche assez régulièrement convoqué par les études postcoloniales, ces entretiens montrent que plus les sujets abordés sont douloureux, plus son sens est complexe, non seulement du point de vue épistémologique et culturel, mais également du point de vue humain. Les psychologues pensent que les descriptions du désordre et du stress post-traumatiques ont leurs limites car des symptômes comme l'évitement ou au contraire les souvenirs et les pensées persistantes font partie aujourd'hui du syndrome sud-africain. En effet, le « syndrome traumatique en continu » touche les personnes les plus vulnérables de la société, en particulier les Noirs. L'ouvrage montre qu'étudier la question du traumatisme exige des analyses complexes qui tiennent compte des conditions matérielles, des inégalités raciales, de l'extrême pauvreté et du chômage. Ce sont les structures sociales violentes qui perpétuent les traumatismes. Ainsi, la « Commission Vérité et Réconciliation » n'a pas apporté toutes les réponses attendues car il n'y a pas eu de suivi au niveau thérapeutique. Statistiquement, peu de gens ont témoigné et ceux qui l'ont fait n'ont pas assez pris le temps de « revisiter » les événements douloureux. Tous pensent que les textes autobiographiques sont les plus appropriés pour exorciser les traumatismes du passé, notamment en ce qui concerne les relations entre hommes et femmes, les viols et les autres violences faites aux femmes, sans oublier les traumatismes provoqués, après l'apartheid, par le sida. La fonction de la littérature est essentielle dans la prise en charge de ces traumatismes. En travaillant sur l'histoire et la mémoire, les écrivains réécrivent les faits en réajustant les interprétations erronées afin d'alléger les souffrances. André Brink rappelle que les

écrivains ne peuvent se permettre d'éviter le rappel de ces traumatismes dans leurs œuvres, comme le confirment les intellectuels sud-africains interrogés.

■ Benaouda LEBDAI

NAHLOVSKY (ANNE-MARIE), *LA FEMME AU LIVRE. LES ÉCRIVAINES ALGÉRIENNES DE LANGUE FRANÇAISE*. PRÉFACE DE BEÏDA CHIKHI. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CRITIQUES LITTÉRAIRES, 2010, 361 P. – ISBN 978-2-296-12654-1.

La Femme au livre d'Anne-Marie Nahlovsky est composé de cinq parties dont les trois premières sont consacrées à l'analyse des romans de trois écrivaines algériennes : *Vaste est la prison* d'Assia Djebar, *N'zid* de Malika Mokeddem et *La Voyeuse interdite* de Nina Bouraoui. Le choix de ces trois écrivaines et l'ordre dans lequel elles sont étudiées relèvent notamment du lien de progression qui les unit. En effet, chaque roman marque, selon l'auteure, une étape de l'« évolution du devenir de la femme algérienne » (p. 15), à savoir la « prise de conscience de son existence, celui de l'affirmation d'elle-même, et celui de son plein épanouissement » (p. 16). Ce raisonnement est discutable dans la mesure où on a du mal à réduire *Vaste est la prison* à la prise de conscience de l'existence de la jeune fille alors qu'à plusieurs égards ce roman représente plutôt l'apogée d'une recherche sur soi où, pour la première fois, Djebar s'approprie toutes les dimensions de son identité algérienne. Mais *N'zid* est aussi le roman d'une quête de la filiation perdue, comme l'affirme Nahlovsky plus loin (p. 22). De la même manière, on a du mal à associer *La Voyeuse interdite* avec un quelconque épanouissement qui inclurait « l'apprentissage des autres » (p. 23) tant le roman est vindicatif et offre tous les signes d'une révolte adolescente. L'auteure elle-même déclare que c'est « la négation de l'autre qui va nourrir la subjectivité de la jeune fille qui regarde » (p. 24). Reste que les trois écrivaines ont plusieurs points communs, largement explorés dans cet ouvrage, à savoir, entre autres, leur inscription dans la contestation, la réappropriation de leur liberté et la reconstruction de soi.

Le deuxième volet du livre, composé des parties 4 et 5, s'ouvre sur d'autres œuvres algériennes, maghrébines et françaises, écrites par des femmes et des hommes. Nahlovsky se propose d'y définir les « rouages secrets » (p. 187) de l'écriture et de « comprendre cette alchimie du verbe qui s'offre avec une telle perfection » (p. 25). Cet objectif un peu général et abstrait ne nous renseigne pas sur l'angle d'approche de l'auteure ni sur les outils qu'elle utilise pour analyser les textes. Il est bien question de psychanalyse dans l'introduction, mais dans le texte lui-même, seul le premier chapitre de la quatrième partie, intitulé « Le “je(u)” des masques », aborde cette discipline qui aurait pu informer les analyses littéraires de l'auteure où seule la notion de « chimney sweeping » est discutée. Au final, la ligne directrice, les méthodes d'analyse ainsi que les objectifs